

VENIELS

Patrick Brulé

Paul et Paulette

Le mois de novembre s'est annoncé ! Comme chaque année, à cette date, les cimetières sont très fleuris et, comme chaque année le thermomètre flirte, la nuit, avec les températures négatives. En quelques heures toutes ces fleurs achetées en pots et déposées sur les tombes des familles sont gelées et très vite fanées. Quel gâchis ! Il faudra bien s'en faire une raison, il semble que le bon Dieu ne veuille pas de fleurs dans notre cimetière.

Paul et Paulette n'ont pas de tombes à fleurir, ils sont trop jeunes dans le pays. Et puis, ils n'en auront pas, d'un commun accord, ils ont opté pour l'incinération. Ils garderont ainsi un souvenir bien vivant de leur amour.

Le temps est à la pluie, Paul a allumé la cheminée mais l'hiver n'est pas franchement lancé ; Paulette recule son

fauteuil, elle a trop chaud, une pelote de laine tombe sur le carrelage, elle l'a remis dans son panier en osier fatigué ; l'anse fait de pailles tressées auraient besoin des mains adroites de Paul pour lui rendre son utilité.

Paul n'aime pas voir son amie tricoter ! Ils se connaissent si bien depuis tout ce temps passé ensemble. Jamais mariés, mais faisant mine de l'être, ils sont seuls depuis que Sandrine a quitté le foyer familial.

Ah ! Sandrine ! L'amour de leur vie, leur secret ? Ni père, ni mère, Paulette l'a recueillie, elle n'avait que quelques mois. Une gamine pleine de vie les appelant papa et maman, un trésor. Quand elle a quitté la maison pour des études de secrétariat, ce fut un déchirement pour le cocon qu'il formait tous les trois. Son retour en fin de semaine deux fois par mois est toujours une fête. Certes ses parents ne sont pas très âgés, mais tous deux sont d'une santé fragile.

Paulette a rangé son ouvrage et s'est levée pour préparer le repas. Paul lit une vieille notice retrouvée sur une brocante lui indiquant la façon de démonter les montres, c'est un passionné d'horloges, montres réveils en tous genres. Son atelier en est rempli, et tout ce petit monde carillonne à heures régulières, un vrai concerto !

Sitôt fini de préparer le déjeuner, elle est venue s'installer dans son fauteuil près de la cheminée ; elle a pris ses aiguilles à tricoter, cherché un bout de laine assez grand dans son panier, a monté quarante mailles sur une aiguille et elle tricote son carré de laine. Le Secours Catholique a besoin de couvertures cet hiver, Paulette s'est portée volontaire, alors on lui a remis un sac de laine. Mais, plus le tricot avance, plus les idées arrivent dans sa tête. Ses médecins, surtout son psychiatre, m'ont demandé de la freiner un peu. A quoi peut-elle bien penser ? Encore à ses idées noires. Depuis la cinquantaine passée, je la sens perturber. Son carré est fini, je vais l'arrêter là !

Il est temps de passer à table, cela lui changera les idées...

C'est bon pour le tricot ce matin, je range mes aiguilles, je réfléchis trop lorsque je tricote ; mais cela me permet d'être à côté de Paul, de le surveiller, de profiter au maximum de sa présence, sa maladie évolue trop vite à mon gré. Je vois la

différence en cinq ans, date d'apparition des premiers signes troublants.

C'était un samedi soir, début juin, nous fêtions son anniversaire et avions convié nos amis à la maison à un apéritif dînatoire. Tout s'était bien passé, lorsque j'ai surpris Paul, pieds nus dans la cour, raccompagnant ainsi nos amis jusqu'à la grille !

J'en avais parlé à mon médecin, son diagnostic était sans appel, il démarrait une maladie dégénérative des cellules nerveuses. Son état nécessite une surveillance accrue afin d'éviter tout accident. En ce moment, il a délaissé un peu sa passion pour les réveils mais à garder celle des arachnides, araignées de toutes sortes dont il fait un véritable élevage. Le monde scientifique n'hésite pas à lui demander des publications sur ses expérimentations. Lorsque je le vois ainsi, si attentif, si travailleur, je me demande si les médecins n'exagèrent pas la maladie !

Vingt ans cette année que nous nous connaissons, nous avons fait équipe ensemble pour tenter le « superbanco » dans un jeu radiophonique...

Tiens ! Paulette a bien fait de s'arrêter, je la vois esquisser un sourire, elle me rappelle la première fois où l'on s'est rencontré, nous étions tous les deux sélectionnés pour une émission sur France inter ; j'ai voulu tenter le gros lot, elle m'a laissé faire, j'ai perdu, elle était tout de même contente, elle m'a conquis ce jour-là ; elle m'a tiré de ma torpeur, je vivais alors une grosse déception sentimentale : ma meilleure amie, Annabelle, était partie avec un bon copain à qui je l'avais présentée. J'ai appris, à mes dépens, qu'il y a des choses à ne pas faire dans la vie !

Venez, venez mesdemoiselles ...

Je n'ai jamais réussi à me faire à ces petites bestioles ; je ne connais pas une seule femme qui prendrait ma place lorsque Paul me montre à la loupe ces dernières productions ou ce fil de soie qui sort de l'abdomen, je ne m'y ferai jamais. Il envahit la maison avec sa passion : sa dernière trouvaille, il a installé sa nurserie dans une boîte en carton placé près de la cheminée, permettant ainsi une reproduction plus rapide de ces espèces.

Le temps va virer à la pluie, le vent d'est apporte ces gros nuages, on va vivre une journée pourrie... Passons à table...

Après le repas, Paul s'est endormi la pipe allumée, enfoncé dans son gros fauteuil en cuir aux accoudoirs râpés par le temps, il a mis les pieds sur sa nurserie encartonnée, je m'approche doucement pour lui retirer sa pipe, et la poser près de la cheminée, il la retrouvera au réveil, il somnole à moitié, c'est un rituel entre nous. Sa mémoire récente s'efface progressivement, combien de bon temps nous reste-t-il ? Plus beaucoup, je suis prévenue. J'y suis encore présente mais pas pour longtemps; il remonte le temps inexorablement ; hier, pour la première fois, il est parti dormir dans le salon, suis-je encore dans sa mémoire ou est-ce la fin entre nous ?

Avant moi, il y avait Annabelle !

J'ouvre un œil, mes petites protégées sont sous mes pieds, je les entends vibrer, ma pipe est posée sur la cheminée. Tiens, une dame tricote à mes côtés, mon téléphone sonne :

" Annabelle ? Mais où es-tu ? Que fais-tu ? ... tout ce temps sans donner signe de vie, tu n'es pas pardonnable ? Es-tu mariée ? As-tu des enfants ? "

Annabelle

Neuf heures de voyage, je suis enfin sur le périphérique parisien, je suis contente de ma voiture, elle a bien roulé. Malgré son âge avancé, elle me surprend encore, et même si elle n'est pas de la toute première fraîcheur, je ne suis pas prête à la vendre. Le temps est au beau fixe en cette période de Toussaint, mais on attend de fortes gelées pour cette nuit. Dommage pour tous ces pots de fleurs sur les tombes !

Le périphérique est fluide, j'ai intérêt à remonter jusqu'au nord et à arriver par la rue Lafayette, le quartier n'a pas de secrets pour moi, je viens souvent voir les instruments de musique dans la rue de Rome. Il faut que je l'aime, mon Guy, pour faire la route une fois par mois de Draguignan à Paris.

Vingt ans aujourd'hui que je connais Guy, c'est une soirée spéciale pour nous deux, y a-t-il pensé ? Je lui ai préparé un petit cadeau : il a un petit faible pour le chocolat ; alors

depuis une semaine, je cuis, j'étale, je roule, fourre et emballe tout ce que j'ai sous la main, amandes, raisins secs, pruneaux, j'en fais de belles boîtes. Ces douceurs avec une petite coupe de champagne, les deux se marient bien. S'il pense à nous : il aura demandé à la réception un plateau avec deux coupes et une bouteille de champagne.

Porte de La Chapelle, je sors du périphérique, je traverse le boulevard des Maréchaux, je traverse le quartier de Pigalle, puis je file à droite par le Boulevard des Batignolles, quel monde rue de Lévis ! Il faut dire que les commerçants sont de vrais professionnels. Souvent j'y achète ma viande avant de redescendre dans le sud, où je suis sûre de régaler mon entourage ; j'y passerai demain avant de repartir. A gauche, la rue de Constantinople, notre hôtel New Orleans, hôtel de charme, commode et armoires anciennes, un vrai petit salon privé, notre petit « chez nous » depuis vingt ans. Je gare ma voiture au parking Saint- Lazare. Je remonte à pied jusqu'à l'hôtel, il fait si beau aujourd'hui, certains parlent d'été indien.

- Bonjour Mademoiselle ! Vous avez eu un super temps pour rouler. Avez-vous trouvé facilement à vous garer ?

- A la gare, Maurice, comme d'habitude, je n'aime pas les mauvaises surprises, les vols et les P.V. ne sont pas ma tasse de thé. Avez-vous la clé de la chambre ?

- Vous n'aimez pas les mauvaises surprises, eh bien, j'en ai une bonne pour vous : Monsieur est arrivé avant vous, pour une fois ! Vous pouvez monter.

Je rougis de plaisir, Guy est arrivé avant moi, ce n'est pas si fréquent : je suis heureuse, notre soirée s'annonce bien ! Un petit tour par les toilettes du rez-de-chaussée pour faire quelques retouches à mon maquillage, vaporiser un peu de parfum, effacer les stigmates de la route.

Le tapis d'escalier retient délicatement le craquement des marches en vieux bois, j'essaie de me faire la plus légère possible ; l'ascenseur est à mi-palier dans le renforcement, il est libre, j'hésite, mais je continue à pied, Guy pourrait m'entendre arriver, je veux lui réserver la surprise.

Deuxième étage, je tourne à gauche, je suis devant la porte... c'est fou comme j'ai le trac, c'est toujours une première pour moi, suis-je émotive à ce point ? Mes sentiments sont toujours aussi forts. Nous rencontrer avec cette périodicité rajoute un peu de piment, on se dévisage une bonne minute, on regarde ce qui a changé chez l'autre, on se redécouvre, tout ce

que les vrais couples ne connaissent pas ! Je frappe... une voix répond :

« Entre Chérie, ton parfum « j'Adore » plane déjà dans la chambre, j'adore... » .

Il m'adore !... nous nous regardons ; il vient d'arriver, il n'a pas eu le temps retirer sa cravate et sa veste, nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Par-dessus son épaule, j'aperçois, sur la table, un seau avec une bouteille de champagne et deux coupes. Sur le mur, au dessus, il a accroché la photo où nous sommes tous les deux, photo prise à Antibes, boulevard du Cap, hôtel de la Garoupe, la seule et unique fois où nous avons passé nos vacances ensemble, j'avais été « sa » femme pendant une semaine, la sienne était partie avec leurs deux enfants garder sa mère en Bourgogne. Quelle délicate attention !

« Tu as pensé au champagne ! Tu as accroché la photo de nos vacances ! Moi, je t'ai apporté des chocolats, aphrodisiaques, non !

- C'est un anniversaire pour nous, le savais-tu ?

- Comment oublier, tu es mon seul amour depuis vingt ans, tu sais, je suis patiente, débouche la bouteille, il faut fêter cela, allez, champagne ! »

Il attrape doucement le papier métallique et déshabille avec minutie le bouchon, je frémis déjà à la pensée des moments intenses qui vont suivre, je vois déjà ma petite robe tombée à terre ; il a cette délicatesse au bout des doigts, si douce ; je sens sa main courir le long de ma peau, déjà un mois que j'attends ce moment ; le bouchon explose, tout mon corps se met à vibrer, il me regarde, il comprend mon émoi. Il remplit une coupe, s'approche de moi, la pose sur mes lèvres, je prends une grosse gorgée, il repose la coupe sur la table, il m'embrasse, nos corps se mélangent dans l'harmonie du champagne, je chavire...

Déjà trois heures que je roule sous la pluie, et je pleure toujours... de gros nuages noirs planent au dessus de la voiture, il faut que je ralentisse, on se croirait à huit heures du soir, j'allume les phares. Il faut croire que je l'aime encore ! Je voudrais tant lui dire que c'est fini entre nous, que je ne peux continuer à vivre dans l'attente, qu'il doit faire un choix, elle ou moi ! Mais il ne veut quitter personne, trop bien installé entre sa femme et sa maîtresse, un vrai coq dans sa basse-cour ; il me

torture, je n'en peux plus. Lorsqu' il se réveillera, il sera seul... Il pleut aussi fort que je pleure, les essuie-glace ne sont plus efficaces, le chauffage de la voiture ne fonctionne pas, je grelotte, la fatigue m'envahit, je n'ai plus le moral... je roule à quatre vingt à l'heure sur l'autoroute, un vrai danger public. Pour atteindre Draguignan à cette vitesse, je vais mettre deux jours, je suis seulement à la hauteur de Cluny ! A la lecture du panneau d'autoroute indiquant Cluny, le souvenir de Paul me traverse la tête comme un éclair ; c'est lui qui m'avait présenté son meilleur copain, mon ex. Paul avait une maison dans le coin... j'ignore totalement ce qu'il est devenu... si je pouvais m'arrêter un peu... j'en ai grand besoin...

- Annabelle ? Mais où es-tu ? Que fais-tu ? ... Tout ce temps sans donner signe de vie, tu n'es pas pardonnable ? Es-tu mariée ? As-tu des enfants ?

- Ecoute Paul, on en parlera plus tard, si tu le veux. Je ne suis pas très bien, ma voiture a des problèmes, je suis garée sur l'aire de parking de l'autoroute juste avant Tournus...

Ma phrase n'est pas finie, Paul m'interrompt et m'invite à nous retrouver dans une demi-heure, le temps de faire la route. Ce brusque changement de programme va me faire le plus grand bien. Certes les souvenirs vont remonter à la surface, ce n'est pas réellement ce dont j'ai besoin en ce moment, j'espère que je ne vais pas craquer à nouveau... j'ai dû tarir la source de mes larmes depuis Paris !

Attention ! Selon ses instructions, il faut sortir à Macon, j'y suis ; ils ont un télé péage, c'est bien pratique, direction Cluny ; nous avons rendez-vous à Milly, au Café des Artistes sur la place, on doit se retrouver à l'intérieur avec cette pluie qui n'en finit pas de "pleurer" ; il viendra me chercher avec sa voiture. Plus de vingt cinq ans après, quelles retrouvailles ! Il faut que je sois vraiment mal pour qu'il me revienne en mémoire et pour me décider à m'arrêter ! Combien de fois suis-je passée près de sa ville sans même une pensée pour lui ? Je l'avais complètement effacé de ma mémoire, un "reset" total de la disquette ! Et maintenant, il réapparaît ; le dépanneur informatique le dit souvent : l'effacement garde une trace en mémoire. La preuve est faite !

J'aperçois le café, je gare ma voiture le long de l'église et son drôle de clocher, j'enfile mon imper couleur mastic et un

bob assorti, la pluie redouble de vigueur. Je sors de ma voiture et cours...

Mon entrée est une vraie bourrasque, mais elle est passée inaperçue tant le temps catastrophique a rempli ce petit bistrot, et pas seulement avec des artistes comme son nom pourrait l'indiquer ! Quelle idée a-t-il eue ? Quel drôle d'endroit pour un rendez-vous dans une campagne aussi charmante ?

Plantée dans l'entrée, je vois que je n'ai dérangé personne, pas une tête ne s'est retournée, le brouhaha infernal m'enivre, un vacarme difficile à supporter, je m'accroche à la porte pour ne pas vaciller, un homme s'approche de moi :

- Vous cherchez quelqu'un ?

- Oui, j'ai rendez-vous !

- Avec moi, peut-être ?

- Si c'est une plaisanterie, elle est de fort mauvais goût !

- Et si je vous dis que vous vous appelez Annabelle !

- Alors, je vous réponds en vous appelant Paul !

- Bien joué ! Bonjour ma très chère Annabelle, allons dans la salle du fond nous y serons plus au calme. »

J'emboîte le pas de Paul, un peu interloquée par le personnage, pantalon de velours, chemise à carreaux épaisse, paire de lunettes à grosse monture en écaille et surtout un

sourire minable avec des dents usées et noircies par une pipe sans âge ; il est où mon Paul ? Quand je pense qu'il y a une heure encore, j'étais prête à regretter nos regrettées vingt-cinq années de non-mariage ; j'ai échappé à une vie atroce !

-Assieds - toi là, je vais te commander un thé pour te réchauffer.

Ah, il a gardé sa gentillesse, je le reconnais bien, il me faisait craquer, à l'époque, avec ses petites attentions, mais j'aurais du mal à succomber aujourd'hui.

- Tu n'as pas beaucoup changé depuis tout ce temps; raconte-moi un peu, où en es-tu?

- Je t'avoue tout, je n'en peux plus de ce temps pourri, ma voiture a des soucis, le chauffage est en panne, les essuie-glace bafouillent, la conduite est trop difficile, j'ai froid, je grelotte, je ne suis pas très bien.

-Eh bien, toujours aussi entière dans ta façon de dire les choses, tu ne ménages jamais les autres ; viens te reposer quelques jours chez moi, je vais regarder ta voiture et tout va rentrer dans l'ordre, tu veux ma grosse canadienne pour te réchauffer ?

Le physique peut être trompeur mais ses attentions sont intactes; toujours prévenant et attentif, ce côté-là m'énervait à

l'époque ! De toutes façons, je n'ai pas l'intention de refaire ma vie ici.

- Non merci, ça va. Parle-moi de toi maintenant ; je me demandais si tu étais resté dans le coin ? Le Café des Artistes, tu le fréquentes souvent ? Je vois en effet beaucoup d'artistes... de la bouteille surtout !

- J'ai toujours pensé qu'un jour on se retrouverait, j'ai attendu longtemps ce moment ; il était temps car ma santé se dégrade, mon physique aussi ; je ne te porterai plus dans mes bras pour te faire traverser le « Rang », te rappelles-tu cette petite rivière ardéchoise de notre jeunesse ?

- Tous les souvenirs sont là, mais est-ce bien la peine de remuer tout cela, Paul, ce n'est pas aujourd'hui que l'on va faire notre vie ensemble ! J'ai ma dose d'émotions pour le week-end ; j'ai enfoui depuis longtemps le passé, je ne veux pas me retourner, je ne suis pas venue pour cela ; je cherche seulement un peu de réconfort. Qui est artiste ici ?

- Le Café des Artistes! Alphonse de Lamartine ! On est à Milly si je te dis:

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges

Jeter l'ancre un seul jour ? »

Oh là, j'ai l'impression que Paul est très perturbé par notre rencontre , je pensais bien notre histoire de jeunesse enfouie à jamais, voyant la moue que je fais, il ajoute :

- Tu sais je suis venu de nombreuses fois ici, j'ai déclamé de nombreuses fois ces vers :

O lac! L'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! Je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

- Certes le lac n'est pas ici, mais dans ce coin, plane l'âme de Lamartine, tu vas trouver que je suis bien romantique, un brin nostalgique.

Mes yeux me piquent, je suis à deux doigts de verser une petite larme, je suis touchée, Paul s'en aperçoit, s'arrête, me propose de me montrer le chemin de sa maison.

Il monte dans une vieille 2CV rouge, avec la porte arrière droite blanche, reste d'un accident sûrement ; il n'a jamais été attaché aux choses matérielles, il était toujours fourré dans ses livres, je redoute un peu de voir son intérieur.

Quelle belle ville, Cluny, si le temps le permet, il ne me refusera pas la visite du cloître de l'abbaye, il adorait les vieilles pierres.

Il tourne à gauche, nous voilà dans une cour, il se gare et me laisse une place à côté de sa voiture devant une maison avec un petit perron, assez typique des régions du centre de la France ; je ne suis pas déçue, j'imaginai bien sa maison comme celle-ci.

Les portières de voiture refermées, il attrape énergiquement ma valise et m'invite à le suivre; nous montons les cinq marches.

Dès l'ouverture de la porte de la maison, un bonne odeur de feu de bois s'échappe, la cheminée de son bureau est allumée ; je me précipite et plonge dans un bon vieux fauteuil club en cuir brun, passablement usé aux accoudoirs, je souffle enfin, au sec et au chaud, j'apprécie ce moment délicieux !

- Repose-toi, ne bouge pas, je vais chercher une bonne bouteille, on va fêter nos retrouvailles.

Avec la douceur des lieux et la gentillesse de Paul, une douce quiétude m'envahit, je commence à somnoler avant de m'endormir profondément, épuisée ...

- Ah, tu te réveilles enfin, je t'ai laissé dormir, j'espère que tu en as gardé un peu pour cette nuit ! Je n'ai pas perdu mon temps, je t'ai préparé un petit dîner.

Paul a placé le plateau qu'il avait dans les mains sur une table basse improvisée avec un carton posé près de la cheminée ; une drôle d'idée surtout lorsqu'il ajoute qu'il fait bien l'affaire.

- Tiens, pour commencer une bonne soupe de poireaux maison pour te réchauffer, une bouteille, du Mercurey et en dessert, je t'apporterai un bon gâteau au chocolat, ton petit péché mignon !

Quel homme délicieux et prévenant, et quelle mémoire, je commence à croire à ces quelques vers, très romantiques de Lamartine.

La soupe est exquise, bonheur simple, elle a le goût d'une culture faite avec amour, la passion de Paul passablement écolo, fanatique des plantes et ramasseur de champignons.

Heureux de me voir, il ouvre cette bonne bouteille, cépage pinot noir avec le plat de charcuterie, nous saucissonnons, les souvenirs remontent à la surface ; je ne pensais vraiment pas rire et boire avec autant d'entrain ce soir après avoir tant pleuré ce matin.

Le moment du gâteau au chocolat arrive, Paul se lève emportant le plateau avec beaucoup d'attention, il devient sérieux subitement:

- Mes petites chéries, tenez-vous tranquilles, Papa revient !

C'est un ordre et je ne sais comment le prendre. J'ai bien remarqué que ses propos n'étaient pas tous cohérents, mais à qui s'adresse-t-il ? Je ne voudrais pas non plus de confusions entre nous, je n'ai pas l'intention de jouer les poètes à Milly le reste de mes jours.

A la lumière faiblarde de sa lampe posée près de l'écrivoire, je contemple la quantité de livres posés, debout ou à plat dos, en vrac, sur les étagères, un sacré désordre et une grosse couche de poussière finit de donner à la pièce une atmosphère un peu lugubre.

Je repousse un peu sa "table" en carton pour pouvoir étendre mes pieds ; le feu crépite, je somnolerais bien, mais je dois repousser à nouveau sa table qui me gêne ! Un ronronnement sourd, comme étouffé, ce bruit vient de la table, elle se remet à bouger, lorsque d'un seul bond, je suis debout, une grosse patte velue sort de la boîte m'arrachant un cri strident !

- Annabelle, Annabelle... Je reviens à moi doucement, Paul est près de moi me mouillant le front avec de l'eau froide.

- Je suis où ! J'ai fait un malaise ? Où est la table basse, la boîte en carton ? Dis-moi Paul !

- Il te faut vraiment du repos, calme-toi, calme-toi, tout va bien, tout est rentré dans l'ordre, j'ai remis le carton à sa place près de la cheminée, regarde.

En effet, j'ai dû faire un cauchemar avec cette table, je l'ai vue bouger.

- Tu as entièrement raison, je leur avais pourtant dit de rester tranquilles, mais il faut croire qu'elles voulaient te souhaiter la bienvenue à leur manière, ne bouge pas, je vais chercher le dessert !

Je ne suis plus sûre de vouloir rester davantage, mes doutes sur Paul se confirment, ses propos sont étranges, son attitude est bizarre, elle me perturbe ; si ma voiture était réparée, je serais partie depuis longtemps.

Je pensais me refaire une santé avec le dessert, joie de courte durée, Paul a oublié d'arrêter le four, mon léger malaise en est la cause. A la place d'un bon gâteau, il revient avec une loupe et une petite boîte.

Il refuse catégoriquement de me montrer ce qu'il y a dans sa boîte mais me raconte qu'il s'est pris de passion pour des petites bêtes intelligentes et travailleuses au point d'usiner du fil pour faire des bas ou des gants réservés exclusivement aux personnages royaux. L'histoire commence à m'intriguer, Paul est dans son élément, mais je doute encore de tenir longtemps cette conversation, tellement je redoute ces petites bêtes. Il devient intarissable, me raconte qu'il est devenu expert national, qu'il s'est penché sur l'élevage de cette branche de la famille des arachnides, huit pattes, un crochet, deux sécrétions, un liquide gommeux durcissant à l'air qui s'étire et se durcit à l'eau devenant de la soie, et une autre, un venin dont l'effet est foudroyant par ses perturbations sur le système nerveux.

Ses explications ne m'ont pas du tout rassurée mais pour lui faire plaisir, j'accepte de jeter un œil avec la loupe dans sa petite boîte. L'effet est immédiat, je suis prise de tels secousses qu'il n'insiste pas, tout juste me demande-t-il de faire un dernier effort pour contempler l'appendice d'une grosse araignée tissant sa toile et le crochet sorti de celle de droite, sorte de neuvième patte lui permettant de capturer sa proie et de lui infliger une piqûre mortelle !

Trop d'émotions ! J'ai assez voyagé pour la journée, je remercie chaleureusement Paul de toutes ces explications et lui exprime ma très nette préférence pour le chocolat !!

La soirée est bien avancée, je n'ai qu'une envie : un bon lit, une bonne nuit tranquille, loin des araignées surtout.

Fort compréhensif, Paul m'invite à le suivre dans son atelier, j'y serai au calme et sans araignées ; dans cette pièce, il y assouvit sa deuxième passion : la réparation de réveils et d'horloges, les araignées n'aiment pas cet environnement, je vais dormir comme une marmotte.

A peine le temps de m'allonger, je tombe dans un état semi comateux, les araignées peuvent tisser leur toile, courir, me piquer, peu m'importe, je suis très loin...

Tic-tac, tic-tac... Il est minuit et quart, le réveil est dur, ce bruit est lancinant, j'ai dormi deux heures seulement, quelle maison ! J'avais la garantie d'une bonne nuit, à la place, je suis réveillée par ce vacarme des horloges et des réveils sans compter les sonneries, comment n'avais-je pas entendu tout cela hier soir !

Je me glisse hors du lit et pars à la recherche des plus bruyantes, les comtoises, j'arrête tous les balanciers ; le

vacarme ne s'étant guère apaisé, je vide ma valise et la remplis de tous les autres engins de torture auriculaire et la referme ; le résultat est net mais pas encore suffisamment efficace, alors je sors de ma chambre, traverse le couloir, jette un œil dans le salon pour y poser la valise, j'aperçois Paul dormant profondément sur le canapé, je prends soin de refermer la porte, il dormira ainsi avec ses passions !

Seule dans la chambre, je retrouve enfin le sommeil, je tisse des bas de soie, brode des gants pour tous les rois de France au son mélodieux des tic-tac toute la nuit, je dors...

La chaleur du soleil, brûlant mes orteils, me réveille, je suis en train d'attraper un coup de soleil sur les pieds. Quelle heure est-il ? L'usine a tourné sans trêve cette nuit, le lit est complètement défait, je dois avoir du stock de soie à revendre !

Pas un réveil pour m'indiquer l'heure, c'est un comble ! J'ai mis ma montre dans la trousse de toilette, je la trouve, il est 17H ! Encore un peu et l'usine à soie tournait en trois huit ! Il est vrai que j'avais quelques heures à récupérer après ma nuit parisienne un peu agitée. N'y a-t-il personne pour sonner le réveil matinal ? Personne pour griller une petite tartine qui parfumerait de sa bonne odeur toute la maison ?

L'ourdisseuse, que je suis devenue le temps de mon sommeil, a besoin d'une bonne toilette, le lavabo de l'atelier fait bien l'affaire, le soleil inonde la pièce, la journée fut sûrement très belle. Cette escapade bourguignonne m'a fait du bien, le baromètre est remonté, mon moral passe de perturbé à beau. J'enfile ma robe, un dernier petit raccord de maquillage, et je suis prête pour une agréable fin de journée !

Je tente une sortie dans le couloir, tout est bien calme, peut-être trop, la porte du salon est toujours fermée, je la pousse : Ah ! Horreur !...

Le café de Milly

Aujourd'hui comme tous les jours, il n'y a plus beaucoup de place au comptoir du Café des Artistes à Milly. Les conversations vont bon train, quand Polo, l'ancien cantonnier du village entre :

- Bonjour les gars, j'viens d'en apprendre une bonne !

Le zinc tout entier s'est retourné, il faut dire que Polo, qui n'en est pas à son premier pastis, n'a pas fait dans la demi-mesure en aboyant littéralement dès son entrée :

- Ecoutez-moi tous, les flics viennent de mettre la main sur la tueuse. Vous savez, celle qui a lâché les araignées dans la pièce où dormait l'gars avec une valise contenant toutes ces saloperies de bestioles. Elle a dit qu'elle avait rendez-vous ici avec lui, il y a quinze jours déjà ! Un peu plus, elle nous

descendait tous ! Elle est venue pour le tuer, ben elle a réussi.
Y-a-t-i quelqu'un qui l'aurait vue, il y a quinze jours ?

Personne ne réagit, trop absorbés à boire le dernier
pastis de la journée avant le suivant et en faisant honneur à celui
qui paie sa tournée. Marcel, son beau-frère, ajoute :

- Et pourquoi on l'aurait vue ? On passe pas son temps
à regarder dehors ! On a aut' chose à faire, tiens tu m'en remets
un, Jeannot, il me donne soif à parler comme ça ! Et alors, et
même si on l'avait vue ?

- Ben il paraît qu'elle est bien mignonne, même qu'on
ne peut pas imaginer qu'elle soit capable de faire ça. C'est
comme la femme à Jeannot.... On peut pas imaginer qu'elle
soit capable de ça, et pourtant il file doux le Jeannot, il sert le
coup mais quand sa femme le regarde, alors il boit de la
grenadine !

- Laisse la femme à Jeannot tranquille, viens payer
l'apéro avec des nouvelles pareilles.

-On en saura plus dans quinze jours, elle sera au
tribunal. R'garde bien, ça fait de l'animation dans l'coin, pour
une fois qu'il y a quelque chose.

-C'était pas très gai, l'enterrement du Paul, y avait sa femme, même qu'ils n'étaient pas mariés et la fille, Sandrine , à c'qui paraît.

- Ben, non ! q'c'est pas sa fille à lui, c'est pas sa fille à elle non plus, mais c'est elle qui l'a élevée !

...suite sur le livre.....